

ROLAND MEYNET

# L'ANALYSE RHÉTORIQUE

Une nouvelle méthode  
pour comprendre  
la Bible

*Textes fondateurs  
et  
exposé systématique,*

Préface de Paul Beauchamp

LES ÉDITIONS DU CERF  
29, bd Latour-Maubourg, Paris

1989

À Georges Mounin,  
maître et ami.

## PRÉFACE

de Paul Beauchamp

*L'analyse rhétorique, une nouvelle méthode pour comprendre la Bible*, ce nouvel ouvrage de Roland Meynet nous aide à situer la démarche appelée « analyse rhétorique » au milieu des multiples opérations nécessaires à l'exégèse biblique. Nous la situons dans le temps, ce qui est essentiel ; voici en effet ses précurseurs tirés de l'oubli, en même temps qu'est établie une continuité dans la reprise et l'amélioration de leur découverte à travers deux siècles. Ajoutons que, depuis plusieurs décennies, l'enquête « rhétorique » a été pratiquée sur une grande quantité de textes, par de multiples chercheurs, moins en Allemagne que dans les pays anglophones et « latins », comme en fait foi le répertoire de Angelico di Marco. Mais elle ne s'est pas toujours présentée sous le même nom. Les exégètes ont souvent appelé « structure littéraire » un résultat exactement équivalent à celui que recherche l'analyse « rhétorique ». Celle-ci, comme l'analyse structurale, prend en effet son modèle et son inspiration dans la linguistique, ou du moins il nous est montré ici comment elle peut et doit le faire. Mais son champ d'application se restreint à la distribution des signifiants verbaux, au lieu d'aller directement au rapport des fonctions, valeurs ou symboles. Elle représente donc une manière parmi d'autres de prendre en compte les structures de la signification. Faudrait-il parler d'une stylistique ? Oui, s'il s'agissait des particularités d'un auteur. Mais ce n'est pas le cas : l'enquête découvre ici des lois communes dans l'agencement des signes verbaux à l'intérieur du corpus biblique. Les chercheurs américains ont donné à ces lois réunies le nom de « rhétorique biblique ». Il est difficile de ne pas objecter que la rhétorique classique est plus prescriptive que descriptive et, surtout, que son champ est beaucoup plus vaste, impliquant une connaissance de l'homme et de la société, mais il peut être avantageux de se conformer à une dénomination déjà largement admise.

La rhétorique biblique (abandonnons les guillemets) telle que nous la fait découvrir Roland Meynet nous met dans le [p. 8] droit fil de l'exégèse moderne en tant que celle-ci met en œuvre une maxime, qui d'ailleurs déborde son domaine, selon laquelle « la forme est la porte du sens ». Le romantisme avait senti l'attraction des formes anciennes et orientales de l'expression populaire, antérieures aux littératures, encore perceptibles dans les plus archaïques de celles-ci, dont la Bible.

Cette intuition avait commencé à se mettre en système en Allemagne avec les recherches de « l'histoire des formes », qui privilégiait la configuration orale, disparue. Non sans une préoccupation apolo-gétique, les milieux catholiques infléchirent cette tendance en direc-tion des « genres littéraires », plus vastes, moins sociologiquement déterminés, mais plus proches du texte biblique transmis. Malgré ces différences, il fut admis par tous, (en partie grâce à l'insistance du magistère catholique) que nul texte ne pouvait s'interpréter autrement que selon ses lois propres, lois qui s'ajoutaient à celles de la gram-maire et de la logique. Une fois reconnues ces lois régissant la manière de signifier, soit l'ensemble des procédés de la communication, on était déjà entré, sans le dire, dans l'ère de la sémiologie.

Sur ce fond commun, l'analyse rhétorique se détache par l'accent qu'elle met sur la page *écrite*, comme telle. Elle s'accorde en cela avec le goût tout récent de rendre un nouvel hommage à l'écriture ou à la noblesse de la *lettre*. Ou, pour le dire autrement et mieux, les faits rhétoriques méritent, après tout, d'être appelés ainsi, puisqu'ils nous suggèrent de réduire notre estimation de l'écart qui sépare l'écrit de l'oral. La « formularité » chère à Marcel Jousse, la régularité des récurrences, la symétrie des ordonnances poussée jusqu'au dernier détail, n'apparaissent plus l'apanage du style oral. A moins d'admettre que nos textes soient... « écrits en style oral ». Mais ceci, qui pouvait se dire de fragments ayant survécu dans un ensemble plus dégradé, déchu de l'état oral premier jugé plus noble, ne saurait valoir sans jouer sur les mots pour ces ensembles très longs qui suivent les mêmes lois, et qui nous apparaissent ici. Car la méthode a été appliquée à l'Épître aux Hébreux (A. Vanhoye), elle est certainement applicable à la *Sagesse de Salomon* ; le nombre de textes où elle est vérifiée s'étend et le précédent ouvrage de Roland Meynet, *L'Évangile selon saint Luc. Analyse rhétorique*, l'illustre sur toute la longueur de l'Évangile lucanien. Il y a donc eu des normes [p. 9] d'écriture direc-tement apparentées au style oral, ce qui fait paraître moins indis-pensable la traditionnelle dramatisation de leur différence. Et même, l'idée d'une dérivation de l'oral à partir de l'écrit, cette idée reçue a été et reste mise en question. L'« archi-écriture » n'évoque-t-elle pas l'inscription, coïncidente avec tout début de signification, au vu de laquelle se règle tout le déroulement parlé ? Nous voulons dire que la mémoire, qui joue le premier rôle dans les théories du style oral, présente nécessairement un caractère de spatialité. Elle est visuelle. Toute mnémotechnie est une écriture intérieure, un engramme déposé dans le corps. L'analyse rhétorique montre que le scribe est, sinon orateur, du moins lui aussi « appreneur » traditionnel, moins détaché

qu'on ne l'avait cru des rythmes de la mémoire. Il s'appuie sur eux pour innover.

Une partie de l'ancienne rhétorique traitait de la *dispositio*, soit de l'ordre et de la distribution des parties. La méthode qui nous occupe en fait son unique objet, mais en s'appuyant sur les séries verbales. Il faut sentir à quel point ce parti contrecarre les habitudes. Il fait plus : il paraît contrarier l'impression immédiate que produit le texte biblique sur le lecteur d'Occident, qui le trouve souvent mal composé, pas composé du tout, heurté. L'existence de ruptures qui creusent entre les parties du texte biblique des failles incomparablement plus profondes que ce n'est le cas dans les écrits occidentaux, est ce qui s'imprime dès l'abord comme physiquement dans le lecteur, pour l'attirer ou le repousser. L'exégèse de l'âge scientifique a répercuté ce choc à sa manière en lisant dans ces discontinuités les traces d'interventions extérieures successives : ajouts, corrections, relectures pas toujours complémentaires, parfois simplement discordantes. Une part considérable de l'effort exégétique a consisté et se dépense encore dans le repérage de cette pluralité. C'est un fait certain, à nos yeux, que de nombreux textes bibliques présentent ce caractère composite, surtout dans l'Ancien Testament, dont la rédaction fut si longue. Nous n'avons pas à prendre prétexte de l'abus des conjectures les moins mesurées pour ironiser sur les tâtonnements des chercheurs. Ce qui étonne davantage, c'est que les conditions d'expression humaine qui ont permis d'aboutir à des documents si richement stratifiés n'aient pas été plus étudiées. Quel langage, quelle société put se prêter à cette manière d'écrire à [p. 10] plusieurs mains, en plusieurs temps, et accueillir de telles sédimentations ? La méthode dite historico-critique, dont le fondement dans la réalité est indéniable, n'a pas (ou n'a qu'à peine) son anthropologie, son ethnographie de l'écriture.

Sans pouvoir nous avancer longtemps sur ce terrain, nous nous demanderons au moins s'il ne faut pas inverser la problématique courante. On s'est cru devant un texte originellement uni, ensuite disjoint de l'extérieur. N'était-on pas, au contraire, devant un texte ouvert par nature, fait d'unités à la fois associées et dissociables ? Se prêtant, par conséquent, à être interrompu par des insertions nouvelles et, osera-t-on dire, les réclamant ? Si c'est le cas, il s'ensuit que le résultat final — chaque page de notre Bible — même quand il est pluriel, reste *un texte* et demande à être traité selon son état de monument achevé d'une longue élaboration. Ce qui légitime, en tout état de cause, l'approche de l'analyse rhétorique, selon des modalités variables à prévoir, dont le cas de l'Évangile lucanien représente la forme la plus simple, puisqu'il est acceptable de ne pas partir de l'hypothèse d'une œuvre composite pour l'étudier.

Mais revenons à ce fait premier, à l'intuition sensible d'une composition heurtée, suivant un principe de « parataxe », c'est-à-dire de juxtaposition au lieu de coordination. Habités à chercher les signifiants de subordination, de transition et tout ce qui, chez nous, fait émerger en surface la cohérence propre aux discours, nos yeux sont comme insensibles à d'autres signes, que l'analyse pourtant va rendre évidents. La visibilité est même leur principale caractéristique, leur ressource propre. Les mots s'ordonnent sur la page selon une disposition optique cohérente. Son principe tient sa force de se réduire à deux traits principaux, les récurrences et les contrastes, eux-mêmes opposés entre eux. Mais nous résistons aux récurrences, parce que l'école nous a éduqués à ne pas répéter les mêmes mots. Et nous résistons aux contrastes, parce que rien ne paraît les annoncer... Ce n'est pas à nous qu'il revient, dans une préface, d'exposer ces faits d'écriture. Contentons-nous de dire qu'à l'impression d'un désordre se substitue lentement celle d'une loi du texte, avec ses contraintes rigoureuses. Là du moins où l'analyse aboutit à un résultat : assez de fois, dans notre cas, pour nous avoir convaincu que les règles sont réelles, et avec assez d'échecs pour nous maintenir en recherche...

[p. 11]

Ainsi, par dessus les transitions et sans elles, les mots se parlent entre eux par ce que Jousse avait appelé des « rimes verbales ». On hésite à expliquer cette manière d'écrire par les particularités de l'hébreu, puisqu'elle se déploie à merveille dans plusieurs écrits bibliques de langue grecque, de l'Ancien comme du Nouveau Testament. Ces écrits, pourtant, sont de toute évidence fécondés et complètement imprégnés par des écrits hébraïques. Il faut donc remonter à cette source. L'hébreu, constatons-nous, tend à freiner l'expansion des mots, de plusieurs manières. Ses racines verbales, quand on les compare à celles du grec, se ramifient fort peu. Le substantif et le verbe attirent sur eux les prépositions et les possessifs ou les compléments de personne, avec lesquels ils forment un seul vocable. Les mots de liaison sont très peu nombreux et très brefs, le *wav* étant particulièrement polyvalent (sur ce point, l'occidentalisation de l'hébreu moderne peut servir de preuve *a contrario*). La subordination (« hypotaxe ») est donc très limitée. Le vocabulaire n'est pas très abondant. On peut penser qu'il faut une compensation qui soit proportionnée à toutes ces limites, s'il est vrai que la capacité de signifier est égale dans toutes les langues, comme nous le croyons.

L'exiguïté du lexique, la condensation sur un vocable unique de plusieurs fonctions grammaticales, l'indigence des signes de transition, tous ces manques appellent pour les compenser le recours à une riche combinatoire des positions verbales. Chaque mot va signifier,

non seulement par sa fonction grammaticale ou syntactique, mais par un *emplacement* choisi pour le mettre en rapport avec d'autres dans un dispositif d'ensemble. Ainsi, par exemple, tout mot posté à la fois au début et à la fin d'une unité (souvent aussi en son milieu) exerce, de ce fait, une contrainte sur l'interprétation. Mais il s'agit d'une combinatoire, où les constantes sont là pour donner appui aux variantes. Ainsi peut-on comprendre que la pression d'une loi, qui risque d'évoquer une rigidité rebutante, soit au contraire la condition indispensable pour qu'il y ait un jeu, c'est-à-dire une liberté. Ce système d'échos garde toujours, même en prose, une efficacité poétique, pour diriger toujours le regard vers un sens qui ne peut exister qu'« entre les lignes ». C'est le cas dès le niveau du parallélisme peu développé : « Tu marcheras sur le serpent et le basilic, tu fouleras au pied le lion [p. 12] et le dragon » (Ps 91,13) : entendre cela m'oriente vers l'*idée* d'une menace, autre que toutes ses concrétisations mais non séparable d'elles. L'énergie naît de l'image, mais doit en sortir. C'est sans doute pourquoi les textes bibliques donnent tant à penser à l'esprit le plus exigeant, sans jamais penser à sa place. Ils propulsent leur lecteur vers le moment redoutable où il devra interpréter à son propre compte. Et beaucoup d'entre ces lecteurs, nous le disions, ont gravé leur propre inscription sur le vieil arbre, avant que le Livre ne soit clos.

Le lecteur appréciera le progrès que Roland Meynet fait réaliser à l'analyse rhétorique par l'apport vraiment inédit, et que nous jugeons indispensable, d'une élaboration d'ordre méthodologique. Il fallait sans aucun doute faire face à la difficulté soulevée par Georges Mounin dans sa préface à *Quelle est donc cette Parole ?* La possibilité de superposer plusieurs agencements simultanés ne rend-elle pas illusoire l'objectivité des résultats et la valeur de « loi » accordée à la rhétorique biblique ? La réponse est donnée, pour l'essentiel, par le principe de l'autonomie des niveaux, principe que nous croyons solide. Mais le travail qui rejoindrait le niveau de l'unité minimale (comme l'a étudié minutieusement Roland Meynet à partir du parallélisme le plus simple) et le niveau d'une cohérence du livre entier, dépasse les possibilités d'un seul chercheur, et il est à croire que c'est mieux ainsi. Aussi voudrions-nous, plutôt que rallier des lecteurs à une thèse, appeler le concours de chercheurs divers en suggérant la fécondité des questions posées, dans l'état actuel de l'exégèse, par le travail que nous présentons.

Toute méthode — qu'elle soit historico-critique ou rhétorique — va jusqu'au bout d'elle-même et c'est la condition pour que surgissent en toute liberté les interrogations qu'elle soulève, en regard de la responsabilité herméneutique de l'exégète. Sachons gré à Roland



Meynet d'avoir mené sa recherche assez loin pour qu'il soit possible de dialoguer avec lui dans une vraie clarté. Ces lignes ne sont d'ailleurs que l'entretien d'un tel dialogue, depuis longtemps entrepris entre nous, et aussi avec quelques autres. Plusieurs points paraissent déjà acquis. Les symétries de la rhétorique biblique ne sont pas une fin en soi : admirer des structures aussi éblouissantes que les cristaux formés par le gel sur les vitres ne nous intéresse aucunement. [p. 13] La participation du chercheur est autrement plus profonde que ces abstractions : Lévi-Straus n'a-t-il pas qualifié de « corporel » le plaisir que donnent les structures à qui les pénètre ? Roland Meynet appelle avec bonheur une « incorporation par la main » le très long travail qui lui fut nécessaire pour récrire le texte de Luc dans sa forme rhétorique. Ouvrant la porte du sens, cet exercice préserve déjà de ce qui serait purement cérébral et alimente une attention vivante. D'ailleurs, la remarquable pédagogie qui inspire tous les exposés manifeste une présence bien concrète au lecteur en même temps qu'au texte.

C'est dans cette direction, me semble-t-il, qu'est l'avenir de la méthode et que se résoudreont les questions qu'elle pose encore. Elle devra se donner de plus en plus un corps. Ceci est réalisable d'abord par la voie d'une recherche anthropologique. Quelle éducation des jeunes, quelle discipline physique, quelle gestuelle, quelles conditions de transmission étaient supposées par cette manière d'écrire ? A la méthode historico-critique manque encore son anthropologie. A la méthode rhétorique de parer, pour ce qui relève de son domaine, à ce danger. « Anthropologie », un des maîtres mots de Marcel Jousse, qui a nourri ses disciples par des incitations puissantes, un élan inouï, en attendant que se rejoignent l'énergie et les canaux et en croyant périodiquement voir naître les conditions sociales qu'il sentait lui manquer dans son entreprise... Que ceux qui, même sur d'autres voies que les siennes, sont malgré tout ses successeurs se donnent les uns aux autres les concours nécessaires dans l'étape nouvelle !

Se donner un corps, c'est aussi appuyer l'étude de chaque texte particulier sur la connaissance familière de tout le « corpus biblique », tâche sans fin. Qu'on y prenne bien garde : ce n'est pas là une expansion ou une confirmation de la méthode : il s'agit bien de la fibre centrale qui fait vivre et résonner la rhétorique biblique. En effet, les récurrences ne sont que le squelette dur sur lequel s'appuient ces parties les plus sensibles de la structure que sont les séries verbales. Pour prendre un exemple très rudimentaire, « ciel, terre, mer » forment une série fermée, donc apte à signaler une structure en se répartissant sur trois unités distinctes. Mais comment le saurons-nous si ce n'est, exclusivement, en constatant la co-réurrence de ce ternaire sur l'ensemble de la littérature biblique, alors que nous [p. 14]



n'en dirions pas autant de « terre, eau, air, feu », liste de quatre éléments étrangère au corpus biblique ? Ainsi, tout texte parle non seulement par les mots qui lui sont communs avec d'autres textes mais encore, à un degré extrême propre au corpus biblique, par les *ensembles* de mots qui se répètent ailleurs sans être nécessairement toujours contigus, mais parfois seulement rythmiquement répartis. Roland Meynet a pris au sérieux cette donnée, ce qui le conduit à ménager une étape préparatoire à ce qu'il appelle, très légitimement, l'interprétation. Or cette étape est à la fois indispensable et très difficile à systématiser, pour ne rien dire des difficultés d'exécution quand il s'agit d'un texte long. Ce recours à l'intertexte écarte la tentation de se complaire dans des ensembles fermés, en même temps qu'il appelle à une tâche impossible à achever et indique de loin à l'analyse ce qui, selon nous, loin de la dévaloriser, lui est essentiel : ses limites. C'est par celles-ci qu'elle communique avec d'autres tentatives. Tel est le souhait que nous formulons avant tout autre pour le travail qu'on va lire.

Paul Beauchamp  
Paris, 15 juillet 1988

© Les Éditions du Cerf pour la première édition.  
« Retorica biblica » pour la présente édition.

[22 juin 2005]